

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE : L'École des Amateurs II. (JEAN D'UDINE). — Les " Compétents " (CAMILLE MAUCLAIR). — La Presse musicale en Allemagne (G. KNOSP). — La Musique et la Médecine (suite) (JACQUES MÉRALY). — Actualités : *Les Réformes du Conservatoire* (A. DIOT). — Tribune libre (J. D'U.). — Petite revue de la Presse musicale allemande (A. D.). — La musique à Saint-Petersbourg (R. M. A.). — Correspondances de GENÈVE, LONDRES. — Echos et Nouvelles. — Notes bibliographiques. — Nouveautés musicales.

L'ÉCOLE DES AMATEURS

PAR

Jean d'UDINE

II

DU GOUT ET DES CONNAISSEURS

2 octobre 1905.

Puisque vous m'avez recommandé la plus absolue franchise dans notre correspondance, je dois vous avouer, mon cher oncle, que votre première lettre m'a causé en même temps qu'un grand plaisir, un certain déboire. Vous voulez bien m'aider de toute votre expérience à pénétrer les arcanes de la musique, et de ceci je vous suis extrêmement reconnaissant. Vous me donnez tout de suite des conseils généraux qui me seront précieux et me plongez sur la nature du sentiment artistique dans un monde de réflexions qui ne m'étaient jamais venues à l'esprit. Je retiens particulièrement cette formule : « Le don et le goût artistiques font deux. » Elle me paraît juste et très encourageante pour les novices de mon espèce, qui parfois manquent tout à fait de goût, au dire des personnes compétentes et qui se sentent pourtant une passion réelle pour toutes les manifestations de la Beauté. Un ami plus âgé que moi et très bon musicien, à qui je me suis permis de montrer votre lettre, prétend que cet aphorisme reste quelquefois vrai, même pour des auteurs en plein épanouissement, dont le génie réel ne parvient pas toujours à dissimuler le mauvais goût. Il me disait que des hommes tels que Berlioz ou Michel-Ange ont souvent fait montre d'un goût déplorable. Mais si je vous ai bien compris, vous répondriez à mon camarade que ces grands artistes avaient simplement un goût différent du nôtre et que cela importe peu.

C'est précisément le point de votre lettre qui m'inquiète, je l'avoue. Je ne sais trop comment vous expliquer cela. Tenez ! Notre cousin Armand débitait l'autre jour à la maison une parodie de *Pelléas*, dans laquelle Mélisande ayant chanté : « J'ai mal aux dents ! » les autres personnages cherchent quelle peut être l'origine de cette névralgie, Mélisande finit par leur dire : « Cela n'a pas d'importance ! » et le vieux père de Golaud lui répond sévèrement : « Si, Mélisande, tout a de l'importance. »

Il me semble que cette farce représente assez bien les deux jours opposés sous lesquels on peut apprécier toute question. Je crois bien qu'à vos yeux l'opinion d'autrui, quel qu'il soit, n'a aucune importance en art, et pourtant il me semble qu'elle en a une. Si je ne m'inquiète jamais de l'avis général des bons artistes, dans ce domaine de la musique, que je voudrais explorer sous votre conduite, j'errerais sans cesse à l'aventure ; je n'arriverai pas à purifier mon goût ; en un mot je ne deviendrai jamais connaisseur, comme je rêve de l'être et resterai un intuitif ignorant et incivil... Voilà précisément ce qui me trouble dans votre théorie d'autodidactisme.

Excusez ces objections un peu raisonnables. Je sors de philosophie et n'ai pu m'empêcher de vous communiquer mes craintes à cet égard, bien sûr d'ailleurs que ces objections ne seront pas neuves pour vous et que vous me rassurerez par une réponse victorieuse.

Paris, 8 octobre 1905.

Tu crains, mon bon ami, de ne pas devenir *connaisseur* en musique, si tu ne prends jamais d'autre guide que ton sentiment personnel. Tout à l'heure je te dirai ce que pense des « connaisseurs » et ce que je voudrais faire de toi. Mais il faut d'abord que nous tirions au clair cette question du *Goût* qui te tracasse à juste titre.

Depuis six jours que j'ai reçu ta lettre j'y ai beaucoup songé et je t'avoue humblement que j'eusse été incapable d'y répondre du tac au tac, faute d'avoir, jusqu'à présent, assez médité ce problème.

Aujourd'hui je crois en apercevoir à peu près la solution. Comme dans tant d'autres cas, c'est le langage qui nous égare ici. Si j'ai bonne mémoire, autrefois j'ai longuement expliqué à ta sœur le problème du *Style* ; or je pense que le mot *Goût* joue, dans la psychologie du public, le même rôle que le mot *Style*, dans celle des créateurs. Indépendamment de son acception propre : « Sens par lequel on perçoit les saveurs », le mot goût possède, au figuré, deux significations à la fois très voisines et pourtant très distinctes, ce qui amène précisément une confusion difficile à combattre.

Je prends dans le nouveau Larousse la définition de ces deux sens :

— Fig. Faculté d'apprécier les qualités et les défauts des œuvres d'art : *Avoir du goût. Avoir bon, mauvais goût. Être dépourvu de goût.* | Penchant particulier qui nous fait préférer certaines personnes ou certaines choses : *Les goûts sont divers. Chacun a son goût.*

Voici qui est terrible ! Un même nom donné à la chose la plus variable, la moins constante, la plus subjective du monde : l'ensemble des penchants individuels de chaque être, et à quelque chose que l'on nous présente comme une propriété précise, définie, parfaitement objective : la faculté d'apprécier les qualités et les défauts d'une œuvre d'art !

Ce que je prêche continuellement, depuis que je prends une conscience moins obscure de l'Art ce que je te prêcherai sans cesse, mon cher neveu, c'est le droit, pour chacun, de cultiver en toute liberté, à l'abri des railleries et du blâme, ses goûts personnels. A ce prix, et à ce prix seul, on peut aimer les œuvres des autres et devenir soi-même un artiste.

Mais n'allons pas trop vite !

Un premier point, que nul ne conteste, c'est que le goût individuel n'est pas discutable, quand il s'applique à quelque objet matériel, à une sensation isolée, et c'est en ce sens que l'on dit souvent : « Des goûts et des couleurs on ne saurait discuter. » J'aime le vert-olive, tu préfères le rouge-grenat ; Henri se plaît à toucher de la soie,

Louis préfère caresser du velours ; un tel prise le grain scintillant du marbre, et tel autre apprécie plutôt le luisant de l'ivoire ; le son du violon charme celui-ci, le timbre de la clarinette séduit davantage celui-là... Il n'y a pas de discussion possible là-dessus et personne ne songe à en entamer.

Malheureusement, quand on veut parler d'art, on s'attaque tout de suite aux manifestations transcendantes, où entrent en jeu beaucoup trop d'éléments et de trop complexes pour que l'on parvienne à s'entendre. Les esprits supérieurs eux-mêmes tombent dans ce travers. M. Le Dantec, par exemple, qui, avec juste raison, lorsqu'il veut discuter la nature de la Vie, n'en interroge que les manifestations les plus simples, chez une gromie ou une bactéridie charbonneuse, et non chez un homme, une langouste ou un crapaud, M. Le Dantec, voulant discuter la valeur du sentiment artistique, dans son ouvrage sur *les Influences ancestrales*, s'attaque tout de suite à une page de Chateaubriand ou à un poème d'Hugo. Comme si, dans les émotions que nous causent et dans les pensées que nous suggèrent de tels ouvrages, n'entraient pas mille facteurs qui n'ont rien à voir avec l'esthétique ! Non, mon petit, quand on veut étudier la nature du sentiment artistique, il ne faut pas se planter devant une toile de Delacroix, ni courir au concert entendre une symphonie de Beethoven, il faut regarder une boîte à sel en bois, ou une cruche de grès ; il faut écouter, à la nuit tombante, l'air que sifflotte un petit berger. Et alors, en s'élevant progressivement, avec une extrême prudence et une extrême lenteur dans le domaine des sensations artistiques, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, on finit par reconnaître fatalement que le seul critérium valable de la beauté ou de la laideur des œuvres d'art, reste constamment, comme lorsqu'il s'agissait de la couleur d'un écheveau de soie ou du son d'un flageolet, le plaisir ou le déplaisir d'un chacun... Ne t'emballe pas, fougueux jeune homme ! tout à l'heure je mitigerai cet absolutisme, quand je vais examiner avec toi l'autre sens du mot *Goût*.

Mais cette forme subjective du goût ne se trouve pas seulement chez les individus. Comme le mot *Style*, outre son acception individuelle, le mot *Goût* possède une acception géographique et une acception chronologique. Il y a le goût de Georges et le goût de Marcelle ; il y a aussi le goût allemand, le goût anglais, le goût espagnol, le goût japonais et le goût hottentot. Il y a le goût du premier empire thébain, et le goût du siècle de Périclès, le goût byzantin, le goût gothique, le goût de la Renaissance, le goût Louis XVI et le modern-goût, oui, mon vieux lapin ! Et tous ces goûts se rencontrent, se choquent, s'amalgament et s'entrecroisent dans un effrayant tohu-bohu. Tout à l'heure je pensais à cela, en me promenant dans les galeries du Musée des Arts décoratifs, où je passe volontiers mes matinées du dimanche. Le goût du Second Empire fut affreux, *par rapport à notre goût actuel* ; on s'en aperçoit là cruellement dans deux ou trois salles, qui donnent envie de fuir. Eh bien ! dans ce goût général qui nous offense, certains goûts individuels durent naguère paraître excellents et d'autres détestables : c'est à peine si nous les distinguons aujourd'hui ! Si bien que je me représentais l'émotion artistique courant à travers les âges, comme une rivière, où mille mouvements contraires, ceux nés du courant, ceux produits par le vent, ceux créés par les obstacles, ceux déterminés par les queues de poissons elles-mêmes, se combinent et s'enchevêtrent dans une unité qui existe bien en soi, si tu le veux, mais que ne perçoit pas l'observateur, et que l'on ne saurait calculer d'avance, parce qu'elle dépend d'un nombre presque infini de facteurs.

Je ne sais si tu connais les volumes d'Histoire contemporaine d'Anatole France. Je t'engage à les lire. Dans l'un d'eux, l'*Orme du Mail* je crois, on voit M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire, juger avec une extrême sévérité, et renvoyer finalement le jeune Piédagnel, parce qu'il a fait un mauvais devoir sur « l'Unité de la

Foi ». Je connais des théoriciens, professeurs de composition musicale ou d'art décoratif, de peinture ou de poésie, tous théologiens à leur manière, qui m'auraient sûrement mis à la porte de leurs cours, si j'avais été leur élève, car j'aurais fait, moi aussi, un très mauvais devoir sur « l'Unité du Goût ».

Est-ce à dire que *Goût* n'existe aucunement dans le premier des sens figurés que donnait tout à l'heure notre dictionnaire ? Et La Bruyère aurait-il mis une sottise, dans ses *Caractères*, en avançant : « Il y a un bon et un mauvais goût et l'on discute des goûts avec fondement ? » La preuve que je suis loin d'être si nihiliste, c'est que je t'écrivais, l'autre jour, l'aphorisme qui te plaît et que je m'estime avoir montré moins de goût jadis, en admirant les aquarelles de M. Dubufe, que depuis en ne les admirant plus.

Qu'est-ce donc que le **bon goût**, ou comme on dit elliptiquement, dans le même sens, le **goût** ? C'est bien quelque chose de *réel*, mais non quelque chose d'*absolu*, et voici où je me sépare nettement de la plupart des esthéticiens.

Au fond tous les hommes intelligents d'une époque et d'un pays ont à peu près les mêmes goûts individuels ; les différences de l'un à l'autre sont très petites, et il faut l'esprit d'ergotage de notre temps pour creuser des abîmes entre la musique de Bruneau et celle de Debussy, qui se ressemblent tant, et que l'on confondra facilement avant un siècle. Il y a des pages de Gluck et de Piccini à peine différentes les unes des autres. Et les gens qui discutent ces choses, sur un ton doctoral, donnent aux philosophes une forte envie de rire.

La communauté de goûts d'êtres vivant dans les mêmes conditions climatiques et sociales n'a rien qui nous surprenne. L'origine du sentiment artistique, te disais-je tout à l'heure, est une satisfaction purement sensuelle. Or j'ai reconnu jadis, en faisant certaines recherches sur les sensations colorées, qu'elles ne sont guère agréables ni désagréables en soi, mais plutôt dans leurs rapports entre elles et j'ai pu *démontrer* que ces rapports sont les mêmes pour tous les gens de vision normale. Sans doute les œuvres d'art, en se compliquant, procurent-elles des sensations qui diffèrent progressivement, parce qu'il s'y mêle force éléments étrangers, intellectuels et moraux. Mais, en fin de compte, à part quelques divergences entretenues surtout par des vanités particulières, tous les gens cultivés d'une époque et d'un pays arrivent à peu près au même goût ; c'est lui qu'avec un bel absolutisme théologique on nomme *le bon Goût*, ou tout simplement *le Goût*, sens n° 1. Et le tour est joué ! (1).

Si je prends tant le soin de te faire observer que ce fameux bon goût, dont je ne nie aucunement l'objectivité, ne possède à mes yeux qu'une valeur très relative, c'est pour deux raisons principales.

La première intéresse surtout les créateurs. Avec la puissance irrésistible du génie, ils se détachent parfois complètement du goût de leurs contemporains. On dit alors qu'ils ont mauvais goût, et ce mauvais goût pourtant constitue du bon goût futur dans la mesure où il transformera, petit à petit, la sensibilité des masses. Michel-Ange et Berlioz, Bruneau ou Rodin n'ont de mauvais goût qu'autant que le public ne parvient pas à s'assimiler leurs expressions nouvelles. Le « mauvais goût » qui choque M. Laloy dans *l'Enfant-Roi*, transporte M. Jean Huré, à qui le vingtième siècle donnera probablement raison. Pour employer le langage chimique, le seul réactif du bon et du mauvais goût d'un amateur, c'est l'opinion de la postérité, opinion susceptible elle-même de variations éternelles.

(1) Du côté compositeur, j'ai moi-même défini le *Goût* quelque part : « Le parfait équilibre entre le bon sens et la recherche de l'effet », définition bonne au point de vue français actuel, mais qui peut-être eût été fautive au xv^e siècle, et ne serait probablement pas juste en Russie, ni chez les Zoulous.

Le second point de vue te touche plus directement. Si le bon goût général était quelque chose d'absolu, tu aurais raison de vouloir tout de suite en étudier les données et en connaître les lois. En sachant ce que pensent les « bons esprits » de tel auteur ou de telle œuvre, tu aurais un guide sûr. Mais qui sont les bons esprits ? Je ne saurais te les désigner, mon pauvre garçon. Fort heureusement, grâce à la bonne Isis, tu as, dans tes sensations personnelles, un guide infiniment plus perspicace, plus pénétrant et mieux adapté à tes besoins que tous les connaisseurs de la terre. Elles te conduiront plus lentement peut-être, mais combien plus sagement, plus allègrement, plus triomphalement au but ardemment désiré des suprêmes émotions artistiques.

Les connaisseurs ! Les voici dressés devant nous, les solennels fumistes, avec leur masque de carton et leur fêrule grotesque. Ils ressemblent à ces domestiques falots de Laputa, que Gulliver nous décrivit armés d'une vessie de cochon, attachée comme un fléau au bout d'un petit bâton, pour arracher les savants de l'île volante à leurs distractions perpétuelles. en les frappant doucement sur la bouche... Les connaisseurs dont tu aspire imprudemment à grossir le nombre, sais-tu ce que c'est, mon pauvre petit ? Ce sont les gens qui connaissent les opinions des autres, mais qui ne connaissent pas leurs propres émotions, qui savent que l'on doit admirer Bach, coûte que coûte, qu'il n'est plus bien porté d'apprécier Wagner, qu'une sonate est belle si elle est construite comme ceci et laide si elle est bâtie d'autre sorte, et tout le reste à l'avenant. La douloureuse étreinte d'une modulation soudaine, l'adorable caresse de quelques notes posées sur nos souffrances comme un baume divin, les frémissements qui parcourent tout notre être, lorsque les violoncelles éperdus se grisent d'amour et de volupté, qu'est-ce que tout cela auprès d'une théorie abstraite, étroite et ricaneuse ! Les voilà les connaisseurs !

Tu les connaîtras bientôt ; la vie t'en montrera souvent et je ne te donne pas de bien longues semaines pour en dénicher quelques-uns. On en rencontre partout. A la Faculté tu en trouveras parmi tes camarades. Tu les verras acheter, chez le libraire de la rue de la République, le « Beethoven » de Balestrieri ou quelques gravures de la même valeur et tu les entendas bafouer Rossini et Meyerbeer, en fumant leur pipe. Six mois plus tard ils jureront par un nouveau saint plus à la mode et blasphèmeront contre le « vieux sourd ». Ceux-là ne sont que risibles. Ce sont des connaisseurs pourtant ; ils ont lu ce qu'il *faut* penser des maîtres, et comme le dogme change de temps à autre, ils suivent ses fluctuations.

Ici dans les milieux musicaux ils se montrent moins simplistes, mais deviennent méchants quand on résiste à leurs formules, et, au lieu des petits coups discrets de Laputa, ils tapent de toute leur force, « zon sur l'œil, zon sur l'groin, zon sur le dos du sagoin ! » avec leur fêrule sonore et creuse. « La Louise de Charpentier n'est faite que de valse. — Ces valse sont-elles émouvantes, lyriques, tendres et douloureuses ? — Pas de raisonnements sentimentaux, s'il vous plaît ! Il ne s'agit point d'émotion ; ce sont des valse ; condamnons ! »... S'ils se regardaient dans la glace en débitant ces sornettes, je pense qu'ils riraient autant que nous. Au fond ce ne sont pas de méchantes gens et ce n'est pas de leur faute s'ils n'aiment pas la musique.

Toi, mon enfant, tâche de l'*aimer*. Ne deviens pas un connaisseur ; atteints par amour à la connaissance du Beau et, sur la route sans limite qui conduit à toutes les merveilles, tu te rencontreras, d'égal à égal, avec les autres cœurs délicats et sensibles, toujours ouverts aux émotions nouvelles, quelle qu'en soit la forme. L'autre chemin, le théorique et le doctoral, est une impasse, un vilain cul-de-sac ; ne t'y engage point. Marche tout seul, d'un pas fier, sûr et ferme, exalté quelquefois ; — lorsque tu en sentiras le désir, rue-toi à la fontaine d'amour, comme les amants de Fragonard. Et partout où tu crois voir une lueur, approche-toi de l'œuvre qui l'émet, honnêtement,

en toute sympathie. Si le foyer te semble froid, passe sans injure ; si tu le trouves flambant, chauffe-toi bien à l'aise à ses rayons, mais ne t'y attarde pas trop. Marche encore, va de l'avant, et tu verras combien l'Art est vaste, multiple, bienfaisant et délicieux ! Deviens simplement un *amateur*. C'est un peu passé de mode, mais qu'importe ! Il n'y a rien de plus beau que d'aimer.

Tu appartiens à une génération privilégiée. Celle du romantisme fut désordonnée, ardente, jusqu'à la douleur factice mais réelle ; celle du réalisme fut sèche ; la suivante nous avait légué le pessimisme et l'ironie ; nous autres, qui n'avons pas quarante ans, nous avons répudié le mauvais héritage et rétabli l'équilibre entre le sentiment et la raison. Je le dis fièrement, car c'est une belle besogne ! Vous, les petits, marchez donc ; aimez simplement, fortement, sans folie, mais sans réticence, aimez toutes les belles et bonnes choses ! Plongez-vous nus et vigoureux dans l'océan des passions ; c'est un bain réconfortant. Quand on a senti sur sa chair courir, ainsi que de grandes vagues, les vibrations des chefs-d'œuvre préférés, on est plus fort pour vivre bravement sa vie, telle que le destin la veut, sans but peut-être, mais non sans intérêt, ni sans joies.

Tu me l'as écrit, toi-même : tu aspiras à purifier ton goût. Purifie-le donc au sens étymologique du mot, non dans les livres, mais dans la flamme, dans la flamme de l'amour sincère et des admirations spontanées !

Les « Compétents »

En son dernier numéro, le *Courrier Musical* a publié une lettre de M. Laloy. Elle parut trop tard pour me permettre, en y joignant quelques lignes, de clore un incident de faible intérêt. Depuis, en sa revue, M. Laloy m'a consacré un article. Il y parle de toutes sortes de choses. Elles sont étrangères à la musique. Il ne me plaira pas de les relever : j'y avais songé, mais après tout, à quoi bon ? Je ne suis pas de ceux qui requièrent l'insertion de petites lettres de commérages. Je sais gré d'une objection juste, un éreintement m'a toujours laissé indifférent. Depuis quinze ans que je publie, où en serais-je, si je m'attristais de ne pas plaire au premier venu ? Et ce n'est pas là ce qu'on doit rechercher.

Il est fort honorable d'être traité comme Alfred Bruneau et Gustave Charpentier. Ils médaient ce qui a été écrit sur eux : cela me dicte ma conduite. D'autre part, il ne peut y avoir de commune mesure entre un écrivain qui a signé de nombreuses œuvres d'imagination et de critique, en niât-on la valeur, et un homme qui, n'en ayant fait aucune, est insolvable par là même devant l'opinion. Qu'il produise, pour justifier le ton qu'il prend : nous verrons alors de quoi il est capable et à qui le comparer. Mais le fait indéniable est qu'il n'a jusqu'ici pas même produit une plaquette et, jugeant autrui, ne s'est pas donné à juger. Dès lors, qu'en dirions-nous ? En attendant qu'il se décide, je prendrai pour principe invariable de ne m'en occuper en aucun cas, et de ne lire aucune de ses appréciations sur ma personne ou mes livres.

M. Louis Laloy a tenu à se plaindre ici, par lettre, de la « grossièreté » d'une note du *Monde musical*. Je n'étais pour rien dans cette note : mon article sur Bruneau fut reproduit à mon insu, et c'est la lettre de M. Laloy qui m'a appris l'existence de la note et de la reproduction. Le grief ne s'adresse donc ni au *Courrier* ni à moi. Il sera trouvé étrange, venant d'un homme qui a accumulé tant d'invectives contre deux